

	NBRE CANDIDATS	MOYENNES	ECARTS-TYPE
RESULTATS GLOBAUX	8 513	9,99	3,89

VOIES PREPARATOIRES			
Scientifique	3 892	10,66	3,84
Economique	3 419	9,79	3,58
Technologique	562	6,23	3,21
Littéraire	640	10,26	4,31

ECOLES UTILISATRICES			
ESCP-EUROPE	5 177	10,62	3,92
ESC Amiens	730	8,76	3,42
SKEMA Business School (ex CERAM - ESC Lille)	4 876	9,83	3,62
TELECOM Ecole de Management	2 470	8,85	3,73
ESC Toulouse	6 549	9,86	3,78

I - Les auteurs

1 – Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* II, Quatrième partie, chapitre 6 (1840) : « Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre ».

2 – Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, 1992 (traduction de Denis-Armand Canal).

3 – Philippe Muray, *Après l'Histoire*, 2000 (texte initialement publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1998).

On ne présente pas **Tocqueville (1805-1859)** ni son immense somme intitulée *De la démocratie en Amérique* (publiée en deux temps, 1835 et 1840). Ce serait faire injure à l'homme d'abord, à l'œuvre ensuite qu'on réduirait à quelques banalités de circonstance et à l'ensemble des candidats auxquels ce rapport est destiné. Nul n'ignore en effet que l'ouvrage dont le texte 1 de ce corpus était extrait cette année fut écrit par son auteur à la suite d'une enquête effectuée aux Etats-Unis en 1831, à la demande du gouvernement français, qui souhaitait obtenir des informations sur le système pénitentiaire en usage dans le Nouveau Monde. Le jeune Tocqueville, magistrat légitimiste dont l'évolution de carrière s'est trouvée compromise par le changement de régime intervenu en juillet 1830, saisit l'occasion qui lui est offerte pour s'éloigner de la capitale en compagnie d'un collègue et ami, Gustave de Beaumont, qu'il associe à son projet.

Nul n'ignore non plus que Tocqueville a largement débordé du cadre initial de cette étude, en proposant une vue d'ensemble sur la société américaine de son temps. Ce nouveau monde fait pour lui figure de laboratoire social, dont il décrit le fonctionnement avec d'autant plus d'acuité qu'il est persuadé de se trouver en face d'un modèle d'organisation inédit et voué à s'étendre, voire à dominer le reste du monde. Stendhal, on le sait, raillait le nouveau monde avec des mots d'esprits assassins, dont les nombreuses versions qui circulent se ramènent à l'idée selon laquelle il est insupportable de vivre dans un pays où le respect des usages impose de faire la cour à son bottier. Tocqueville, pour sa part, manifeste une attention beaucoup plus détaillée, et plus profonde, à son objet. Persuadé du caractère inévitable de l'émergence et de l'affirmation de sociétés démocratiques et égalitaires, et ce même si les sociétés d'ordre et de hiérarchies dominent encore largement dans le monde européen de la première moitié du XIX^{ème} siècle, il étudie l'influence de l'esprit démocratique sur l'organisation de la société civile, et il est l'un des premiers penseurs politiques à avoir identifié avec précision certains paradoxes constitutifs des sociétés modernes et post modernes qui, avec la diffusion des acquis démocratiques, ont gagné en bien-être et en sécurité ce qu'elles ont peut-être perdu en noblesse et en grandeur. Le mouvement qui pousse à l'égalisation des conditions dans les sociétés démocratiques est irréversible selon Tocqueville qui écrit : « *Pense-t-on qu'après avoir détruit la féodalité et vaincu les rois, la démocratie reculera devant les bourgeois et les riches ?* » dans l'introduction de son ouvrage.

Tocqueville a souvent été salué comme un visionnaire capable, dès les années 40 du XIX^{ème} siècle, de pressentir l'importance des *tyrannies majoritaires*. Et le passage proposé cette année aux candidats, l'un des plus célèbres de l'ouvrage, figure parmi ceux les plus souvent cités lorsqu'il s'agit d'illustrer cette dimension visionnaire de cette œuvre.

Ce texte développe en outre une première approche de la notion centrale du corpus, qui évoque (textes 1 et 3) des sociétés modernes saisies par le doute, incapables de vivre selon les normes en vigueur dans d'autres temps, et dont les auteurs décrivent (quand c'est Tocqueville qui tient la plume) ou dénoncent fermement (quand c'est Muray qui prend la parole) les évolutions, les régressions, les décadences. Après les temps héroïques et cruels (ceux de la Rome antique évoqués au début du texte), vient l'époque du repli sur la sphère privée, le règne des petits calculs et des intérêts mesquins, sous la houlette de pouvoirs tatillons, attachés à régner sur de petits détails pour faire oublier l'inexistence de grands projets. Fin de l'Histoire ? On sait que l'interrogation vient de Hegel et fut reprise, avec le succès que l'on sait, par Kojève et par bien d'autres, dont Fukuyama fait partie. Mais c'est aussi à une réponse à cette question qu'il serait possible de ramener le texte de Tocqueville si l'on souhaitait aborder d'emblée la question de la cohérence de ce corpus : en effet, si la démocratie moderne fait régner un monde apaisé, n'inaugure-t-elle pas aussi la fin de l'Histoire, au sens où elle instaure un monde prévisible, médiocre, voué à reproduire en mode mineur – quand ce n'est pas à le caricaturer – le monde d'avant ? Formuler le problème ainsi, c'est donner une profondeur historique au corpus, et montrer que les débats dans lesquels s'inscrivent les perspectives de Muray ou de Fukuyama plongent leur racine dans un passé plus lointain.

Francis Fukuyama (né en 1952) incarne pour sa part une figure contemporaine, propulsée sur le devant de la scène à la fin des années 80 du siècle dernier, dont on sait qu'elles ont vu l'effondrement du modèle d'organisation politique élaboré à la suite de la Révolution russe.

Cet éminent universitaire, actuellement professeur d'économie politique internationale à l'Université John Hopkins de Washington, s'est fait connaître au monde entier par un texte intitulé *The end of history ?* publié durant l'été 1989 dans la revue *The National Interest*, et traduit en français dès l'automne 1989 dans la revue *Commentaire*. Ce sont les idées contenues dans ce texte fondateur qui sont reprises et développées dans *La fin de l'histoire et le dernier homme* – dont était extrait le texte 2 proposé aux candidats cette année. L'article

fondateur de 1989 tout comme le livre de 1992 constituent autant d'amplifications d'un ensemble de thèses que l'on peut résumer ainsi, en reprenant les mots de Fukuyama lui-même (*La fin de l'histoire et le dernier homme*, p. 11 de la traduction française publiée dans la collection Champs-Flammarion) :

Un consensus assez remarquable semblait apparu ces dernières années concernant la démocratie libérale comme système de gouvernement, puisqu'elle avait triomphé des idéologies rivales — monarchie héréditaire, fascisme et, tout récemment, communisme. [...] la démocratie libérale pourrait bien constituer le « point final de l'évolution idéologique de l'humanité » et la « forme finale de tout gouvernement humain », donc être en tant que telle « la fin de l'histoire ». Alors que les anciennes formes de gouvernement étaient caractérisées par de graves défauts et des irrationalités qui finissaient par entraîner leur effondrement, [on peut] prétendre que la démocratie libérale [est] exempte de ces contradictions fondamentales.

Le titre de l'ouvrage (*La fin de l'histoire et le dernier homme*) entre d'ailleurs parfaitement en résonance avec des thèmes et des problèmes déjà perceptibles dans l'approche du texte de Tocqueville. Après la grandeur, l'*aurea mediocritas*, la précieuse médiocrité. Après la tragédie, la farce, disait Marx citant ironiquement Hegel au début de son *Dix-huit Brumaire*. Après les grandes idées, leur reprise par Fukuyama dont le titre de l'ouvrage reprend des formules appartenant à d'illustres prédécesseurs.

La « fin de l'Histoire », on le sait, est une notion hégélienne. Même si résumer une pensée aussi complexe en quelques phrases relève de la gageure, on peut avancer sans trop de crainte d'être repris que le grand maître d'Iéna désigne par là le moment où la Raison, parfois au prix de ruses non moins célèbres que cette fin de l'Histoire elle-même, affirme son emprise sur le monde, au terme d'une série de processus dialectiques dont on peut dire qu'ils aboutissent, même s'il est peut-être mal aisé d'en donner des équivalents concrets et immédiatement intelligibles, à la mise en place d'un univers que ne viendraient plus travailler en profondeur les forces de la négativité. Fukuyama, lui, reprend ces idées qu'il traduit en références immédiatement contemporaines. La négativité, c'était le bloc de l'Est, et son effondrement prévisible laisse entrevoir la « fin de l'Histoire » entendue comme l'avènement d'un consensus universel sur les bienfaits et le bien fondé de la démocratie marchande. Au-delà de la différence d'époque, la parenté thématique est donc forte avec le texte de Tocqueville, puisque les deux auteurs évoquent bien des formes de « fin de l'Histoire », de fin des contradictions, de fin des tensions susceptibles de générer des conséquences imprévisibles.

Mais si le texte de Tocqueville est teinté d'ironie et de nostalgie (il juge la démocratie moderne « en aristocrate vaincu et convaincu que son vainqueur a raison » selon le célèbre mot de Guizot), aucune réserve de quelque ordre que ce soit n'apparaît sous la plume de Fukuyama qui reprend dans le même esprit la référence nietzschéenne au « dernier homme ». L'expression, on le sait, vient de la bouche de Zarathoustra qui s'en sert pour dénoncer le prosaïsme et la petitesse d'une modernité incapable de la moindre grandeur héroïque : « Les temps sont proches où l'homme ne mettra plus d'étoile au monde. Malheur ! Les temps sont proches du plus méprisable des hommes, qui ne sait plus se mépriser lui-même. Voici. Je vous montre le dernier homme », énonce le personnage nietzschéen dans une injonction à dépasser justement la psychologie médiocre de ce « dernier homme » satisfait de la quiétude dans laquelle il est englué. Là encore, nulle trace de mépris ni de la moindre contestation de l'expression dans la perspective de Fukuyama : l'expression « le dernier homme » contient les mots qui servent à désigner positivement le citoyen apaisé d'un monde moderne débarrassé de la crainte du lendemain et des incertitudes du passé.

Philippe Muray (1945-2006), est un intellectuel français qui doit la notoriété dont il a joui durant les quinze dernières années de sa courte vie à une série de textes de circonstances rassemblés dans des recueils tels que *Après l'Histoire* (Les Belles Lettres, 1999) ou *Exorcismes spirituels* (Les Belles Lettres, 1997-2005). On peut voir en lui un moraliste impitoyable ; il est aussi un implacable dénonciateur de notre monde désenchanté et médiatisé. Il définit lui-même le projet qui anime ce recueil : « entreprendre une critique exhaustive de la nouvelle vie quotidienne ; où tout est à jeter » (p. 12). Ces textes de circonstances demeurent grâce à la qualité de leur langue et de leur style, truffé d'inventions et de formules qui font mouche (« le sourire à visage humain » de celle-ci, la posture de « mutins de Panurge » de ceux-là...).

Les thèmes abordés dans ce texte font écho à la perspective des deux précédents. Le style diffère, la perspective ne prétend certainement pas à l'objectivité vers laquelle tendaient Tocqueville et Fukuyama. Mais c'est toujours de la « fin de l'Histoire » qu'il s'agit, au sens où nous serions passés de la vie authentique, vraie, responsable et imprévisible, à une vie de carton pâte, fausse, qui se déroule dans des décors faux, sous la domination d'élites soucieuses d'empêcher à tout prix les individus que nous sommes de faire entendre à nouveau un discours de bon sens qui prenne en compte le monde tel qu'il est, et non tel que le reconstruisent les « événementialistes » dont l'auteur fait le procès à la fois drôle et désabusé.

Le corpus et sa cohérence

Une thématique commune rassemble donc les trois textes. Pour faire court, c'est celle de la fin de l'Histoire. L'idée que le monde moderne (Tocqueville), ou post moderne (Fukuyama, Muray), est emporté (quand il ne l'organise pas délibérément, s'il faut en croire Muray) vers toujours plus d'assimilation, d'homogénéité, de convergence. Un monde qui devient prévisible, planifiable, où le temps, l'espace et les diverses activités humaines font l'objet d'un contrôle strict, d'une planification sans faille, où l'on peut rationnellement tout prévoir. Un monde où l'on *aimerait* en tout cas tout prévoir, aussi bien les dates de déclenchement des guerres, surtout pas pendant les Jeux Olympiques (!), que les possibles sujets de friction entre blocs géopolitiques (questions énergétiques, questions liées à l'immigration, mesures à prendre afin d'empêcher que telle ou telle technologie potentiellement hostile ne tombe dans de mauvaises mains...)

La difficulté de ce corpus est de deux ordres. Elle tient d'abord au fait que les problèmes évoqués relèvent d'échelles différentes. S'il est question d'actualité et de culture franco française (Pagnol, les voies piétonnes congelées qui renvoient à l'aménagement de grandes villes françaises et notamment de Paris, dont les orientations dans ce domaine ont toujours été moquées par Muray), les textes développent aussi des vues géopolitiques qui supposent (notamment dans le texte de Fukuyama) une prise de hauteur considérable. Ensuite, parce que les perspectives des auteurs sont nettement différenciées. Tocqueville est le chroniqueur à la fois objectif et méfiant du monde qui vient, Muray est le contempteur impitoyable et hautain d'une postmodernité folle de sa propre perfection. Et si tous les deux développent des approches critiques, ce n'est pas le cas de Fukuyama, qui consacre toute son énergie à vanter les mérites du « nouvel ordre mondial ».

Les candidats se sont donc retrouvés face à un cas de figure classique : des textes abondant, même s'ils ne relevaient pas cette année d'une actualité éditoriale immédiate, des thématiques qui sont dans l'air du temps depuis que les démocraties modernes sorties victorieuses de la Guerre froide s'interrogent sur leur devenir, quand ce n'est pas sur leur identité. Un corpus réunissant des points de vues tranchés, parfois tranchants, dont il ne s'agissait pas de proposer une improbable fusion, encore moins un fade mélange, mais bien

une authentique synthèse, qui prenne la mesure des écarts infranchissables, des oppositions irréductibles et des enjeux véritables. Les points de vue s'opposent, se font écho ; les époques se succèdent, et c'est aux candidats de dominer les textes et de tracer des perspectives.

Quelques pistes de lecture

Tocqueville

Tout oppose le présent et le passé : aux cruels pouvoirs prédateurs de l'Antiquité (§ 1) ont succédé des maîtres apaisés, retenus (§ 2 à 5), à l'image des populations qu'ils dominent dans une tyrannie douce (§ 6 et 7).

Ces populations vivent une nouvelle sociabilité étriquée et médiocre (§ 8), sous la domination d'un pouvoir paternaliste, exerçant un tutorat sourcilieux et constant, attentif à enserrer chacun dans un étroit maillage de prescriptions déresponsabilisantes (§ 9 à 12)...

Donc trois moments/trois axes dans la réflexion de Tocqueville

Une vision d'un monde dans lequel l'esprit d'initiative, les manifestations de la grandeur individuelle et même celles du simple libre arbitre ont disparu, au profit de la mise en place d'une vie médiocre, étriquée et surtout *prévisible*.

Dès lors le monde d'hier et le monde d'aujourd'hui sont dans un rapport d'opposition franche. Le second est une caricature du premier. Autrefois la tragédie, aujourd'hui la farce sinistre de la médiocrité, de la grisaille, de la prévention de toute prise de risque (voir notamment la mention de la toile d'araignée étendant progressivement son emprise au § 12).

Sur cette évolution irréversible, Tocqueville porte un regard spécifique, qu'il est possible de caractériser par différenciation avec les autres textes. Pas d'ironie cinglante (comme dans les propos de Muray), pas non plus la volonté objective de décrire une situation dont on envisage froidement et rationnellement les différentes facettes ou évolutions (comme dans le texte de Fukuyama). Le point de vue d'un esthète, d'un homme du passé qui met toute sa finesse et toute sa culture au service de la description d'un monde étrange, radicalement nouveau (« la chose est nouvelle, il faut tâcher de la définir puisque je ne peux la nommer ») qui emporte dans son élan tous les repères du passé...

Fukuyama

Deux moments de longueur inégale, mais très clairement différenciés.

Tout d'abord le constat de l'homogénéisation de plus en plus poussée du monde, puisque l'ex Union Soviétique (dont les membres bientôt épars réussiront pour certains « leur passage à la démocratie libérale ») et la Chine (dont la politique étrangère est devenue « bourgeoise » et dont les dirigeants « semblent comprendre qu'ils ne peuvent pas faire tourner à l'envers la pendule des réformes économiques ») rentrent dans le rang des nations, et donnent tous les signes d'une conversion aux modèles marchands occidentaux (§ 1).

Dès lors, émerge un monde clivé, strictement divisé en deux aires. L'une, l'aire « historique », demeurera tributaire des incertitudes, des passions et des bouleversements qui s'exerçaient dans le passé. L'autre, « posthistorique » chemine paisiblement et rationnellement vers l'avenir radieux d'une prospérité sans faille, d'un équilibre que plus rien ne saurait ni ne devrait menacer. Et entre ces deux aires, des cas d'interaction ou de rapports

qu'il est d'ores et déjà possible de circonscrire à certains cas de figure bien précis : les questions liées à la maîtrise des sources d'énergie (§ 2), celles liées à la maîtrise des flux migratoires (§ 3 à 5), celle liée enfin à la nécessité de prévenir la diffusion de technologies potentiellement hostiles (dernier §).

Donc trois moments/trois axes dans la réflexion de Fukuyama

La finesse et la précision de la description que livre Fukuyama du monde en train de naître révèle son caractère rationnel et prévisible. Mais, alors que les autres auteurs se désolent de cette prévisibilité qu'ils raillent (Murray) où dont ils constatent l'émergence avec un pincement au cœur nostalgique (Tocqueville), Fukuyama salue au contraire l'apparition de ce monde structuré autour de cette opposition bipolaire, et dont il est déjà possible d'anticiper la dynamique de fonctionnement.

Présent post historique et passé historique s'opposent donc bien, mais comme l'achevé s'oppose à l'inachevé, le chef d'œuvre au brouillon, le Bien au Mal. Il est hors de question donc de percevoir le présent comme une rechute, une régression ou une dégradation par rapport au passé.

Dès lors, la conclusion s'impose d'elle-même : l'évolution géopolitique dont Fukuyama trace les grandes lignes, l'extension des modèles de pensée et de vie de la démocratie industrielle et marchande sont à saluer avec enthousiasme.

Murray

Le texte déroule une série de charges où la réflexion et le recul philosophiques (par exemple le préambule hégélien) sont utilisés pour mettre en perspective une actualité qui subit des critiques radicales. Des Jeux d'hiver aux jeux de guerre, le monde est dénoncé comme un sempiternel pourvoyeur de leurre dérisoires, montés de toutes pièces par des bureaucrates soucieux (qu'ils appartiennent au CIO ou au comité d'organisation des festivités de l'an 2000) de mettre sur pied des événements aseptisés, composantes d'une réalité prévisible et entièrement maîtrisée : « Le hasard, aujourd'hui, n'a pas du tout bonne presse. Il n'est plus dans le camp du monde qui gagne. L'imprévisible est une gêne ». C'est la prévisibilité de ce monde qui lui est d'abord reprochée par Murray.

Comment dès lors ce monde pourrait-il exister autrement que comme une caricature de l'autre, celui d'avant, dans laquelle le hard, l'imprévisible et la vie, ce qui est la même chose, existaient ? Fausses guerres, fausses fêtes, fausse réalité : tout sonne faux dans ce monde qui voudrait nous faire croire qu'il existe, mais qui n'est que la caricature d'un monde disparu.

Comment alors ne pas condamner une évolution aussi regrettable que ridicule ? C'est ce que fait Murray dont le lexique tranchant et les exemples irrévérencieux jalonnent le texte.

Trois moments donc, là encore, dans la réflexion de Murray

La dénonciation de la prévisibilité.

La mise en évidence du caractère caricatural du monde présent.

La condamnation de cette évolution.

Synthèse

Exemple de synthèse

À titre d'exemple, le jury propose le corrigé suivant qui respecte les diverses normes imposées par l'exercice. Le texte proposé ci-dessous s'organise autour des trois axes dominants évoqués ci-dessus au fil des textes :

- la question de l'insupportable prévisibilité des choses
- celle des rapports entre le monde moderne et post moderne et le monde d'avant, le monde passé, le monde qui n'était pas encore tout entier tenaillé par les rêves de maîtrise et d'uniformisation qui se donnent libre cours depuis la fin du XXème siècle.
- la question de la posture qu'adoptent les auteurs vis à vis d'évolutions et de situations qu'ils dépeignent, analysent et décrivent, mais aussi qu'ils commentent, louent ou condamnent de diverses façons.

Les sociétés modernes vivent-elles la fin de l'Histoire ? (ou) La féconde incertitude de l'Histoire est-elle vouée à disparaître dans les sociétés modernes ?

Évoluons-nous dans un monde trop prévisible ? Assurément selon Tocqueville, qui imaginait la démocratie du futur peuplée d'individus renonçant toujours plus systématiquement à l'esprit d'initiative. Muray, lui, dépeint la dérisoire obsession contemporaine à reconstruire artificiellement des situations aseptisées, préservées des incertitudes du hasard et de l'imprévisibilité de la vie. Mais Fukuyama apprécie de voir émerger un monde clivé entre univers historique et posthistorique, susceptibles d'interagir dans certaines situations connues d'avance : règlement des questions énergétiques, contrôle des flux migratoires, lutte contre la diffusion de technologies potentiellement hostiles.

Le présent peut-il dès lors ne pas caricaturer le passé ? Non, nous dit Tocqueville, qui oppose le monde d'hier et ses tyrannies brutales à celui qui vient, dominé par un pouvoir paternaliste et apaisé qui exercera sur des populations fédérées par des idéaux médiocres une tutelle aussi ennuyeuse que systématique. Muray raille notre univers de simulacres festifs, d'où les guerres et les tragédies ont été bannies ou ne subsistent que comme leurres. Pour Fukuyama, au contraire, nulle dégradation caricaturale là où il faut louer l'avènement d'un univers toujours plus homogène dans ses choix politico-économiques.

Une telle situation est-elle acceptable ? Pas pour Muray, qui souhaite déconstruire l'absurde logique d'un post modernisme incapable de faire place à l'authenticité et à l'incertitude. A l'inverse, Fukuyama se réjouit de voir la démocratie marchande étendre progressivement sur le monde l'emprise de ses valeurs rationnelles et de son esprit calculateur, meilleure prévention contre les imprévisibles bouleversements dont demeurent tributaires les civilisations engluées dans l'Histoire. Tocqueville adopte enfin la position médiane d'un observateur rigoureux des formes de la pacification des passions politiques et sociales dans les sociétés modernes, que saisi par l'imperceptible nostalgie d'attitudes de grandeur et d'affirmation de soi devenues inconciliables avec la modernité démocratique.

318 mots [323 avec la seconde question introductrice, plus longue]

Exemple n° 2 de synthèse

Afin de montrer que le jury est ouvert à des propositions variées dans les copies, il publie un second état du corrigé.

Les philosophies de l'histoire ont-elles encore une pertinence?

La fin de l'histoire est-elle concevable ?

Murray la considère comme déjà atteinte : l'acceptation sans critique réduit le donné au néant, et la négation hégélienne, productrice de nouveauté, est maintenant sans objet ; l'événement est impensable : une guerre et une compétition sportive sont équivalentes. Selon Fukuyama, la démocratie libérale constitue le but ultime : les pays post-historiques, qui l'ont atteinte, s'opposent aux pays historiques, attardés dans la pauvreté et dans l'instabilité. Tocqueville, quant à lui, redoutait que la démocratie ne dégénère en un régime proprement innommable dans les termes de l'histoire traditionnelle.

Quels seraient le sens et le moteur de l'histoire ?

Pour Fukuyama, le progrès de la démocratie libérale dans le monde a pour moteur la conjonction de l'efficacité économique, du respect des droits universels et de la recherche de la paix, qui conduisent à des conflits avec les pays historiques à propos du pétrole, de l'immigration et des transferts de technologies. Tocqueville déplorait au contraire que, de la tyrannie latine au despotisme démocratique, la lutte entre liberté et égalité aboutisse à la victoire de la seconde. Murray, lui, observe seulement un monde répétitif « sans nécessité » et où « le hasard (...) n'a pas du tout bonne presse » : la dialectique qui permettait l'émergence de l'événement a disparu.

Quelle anthropologie anime ces visions historiques ?

Pour Fukuyama, l'homme est sujet de droits économiques et politiques que protège la démocratie libérale. Tocqueville dépeignait un homme originellement passionné, voué au « trouble de penser » et à « la peine de vivre » ; il lui attribuait le libre arbitre et la volonté, pour regretter que la servitude démocratique l'en dépouille. Murray, se plaçant dans une perspective quasi évolutionniste, élabore la notion d'« Homo festinus » et dénonce dans la fête généralisée une entreprise commerciale qui caricature l'événement et dénie à l'homme sa spontanéité naturelle.

319 mots

V. Quelques remarques sur les copies

Quelques chiffres

- Copies : 8513
- Moyenne des copies : 9,99
- Ecart type : 3,89

La compréhension des textes

L'erreur de perspective majeure est induite par une lecture réductrice et abusive des textes. Ceux-ci ont été perçus comme des avertissements : par exemple, « *la démocratie, menacée, est en danger* ». Ce gauchissement est aggravé lorsqu'on oppose à ce régime politique la tyrannie, la dictature ou le totalitarisme ! « *La démocratie n'est plus ce qu'elle était, elle est devenue totalitaire !* ». Voici un exemple éloquent d'une telle erreur : « *En quoi les pouvoirs politiques des démocraties actuelles constituent-ils de nouvelles formes de tyrannie pour les peuples ?* » ; cette synthèse se développait ainsi : « *En quoi consistent ces nouvelles tyrannies ? Comment les Etats parviennent-ils à organiser cette tyrannie ? Quelles sont les menaces qui pèsent sur les démocraties ?* » Ce type d'approche a été fréquent et témoigne d'un contresens sur la nature des textes et les intentions des auteurs. Il y a eu mauvaise lecture et détournement du sens. Fukuyama a le plus souffert de la mauvaise lecture des candidats, et on comprend souvent son propos à rebours. Certains candidats, frappés de l'opposition entre mondes historique et posthistorique, se saisissent avidement de ces concepts géopolitiques et s'en servent pour analyser les deux autres textes, ce qui produit évidemment une synthèse partielle et erronée.

Quelques réussites sont annoncées par des problématiques viables ; par exemple : « *En quoi l'humanité s'insère-t-elle dans un nouveau paradigme historique ?* »

Méthodologie

La méthode de l'exercice est bien assimilée, même si l'on déplore encore des copies proches du résumé ou des synthèses choisissant la simple juxtaposition des idées. Un autre défaut de rigueur consiste à confronter des idées hétérogènes : la question initialement posée comme motif de confrontation est perdue de vue, et la synthèse abandonne ainsi toute cohérence.

Par exemple : « *Les régimes politiques permettent-ils la liberté ? Non, selon Muray, car l'aliénation est due à l'hypocrisie, et à la volonté de faire du nouveau avec de l'ancien: le réel et les contingences sont évacués. Pour Tocqueville, l'égalité compromet la liberté du peuple, les dirigeants inhibent toute initiative originale. Pour Fukuyama, la contrainte est économique : la dépendance énergétique des sociétés modernes, et leur besoin de main d'œuvre influencent les choix des sociétés libérales* »

On le voit, il n'est pas question de « régimes politiques » dans ce paragraphe, mais de modèle sociétal. Et l'auteur de cette synthèse se livre plutôt à un « copier coller » qu'à une véritable confrontation entre les points de vue.

L'orthographe, la langue

De très nombreux étudiants ne font aucune faute ; mais certains en ont fait jusqu'à une dizaine (dans une copie de 300 mots !) et ont vu leur note perdre des points précieux. Signalons quelques exemples de fautes : *sous l'hégide* ; *Mauray* (pour *Muray* : faute assez fréquente) ; *irradication* (pour *éradication*) ; *despotiste* ; *tyrannisme* ; *acceptysés* ; *scandal* ; *pétrol* ; *futil* ; *orchestré* ; *se vertue* (pour *s'évertue*) ; *un replis...*

L'expression n'est pas en reste et malheureusement on déplore souvent des lourdeurs stylistiques : « *de part* » ; « *au niveau de* » ; « *le second postule l'idée selon laquelle* » ; « *au final* » ; « *vis-à-vis* » ; « *voire même* » ; « *au total* » ; « *suite à* » ; « *baser sur* » ; ou encore des maladresses syntaxiques : « *Il parle d'un estompement du libre-arbitre, ce sur quoi Muray le rejoint à aborder l'idée d'une dictature du néant à laquelle s'ajoute une perte flagrante de spontanéité, se traduisant pas de perpétuelles tentatives de reconstruction du passé* » ; « *P. Muray dénonce comme la société dévalorise la surprise* »...

Il vaudrait mieux éviter également certains anglicismes : « *opportunité* », « *initié par* » ou certaines familiarités : « *un état mère-poule* » ; « *la conception des choses de la vie* »...

La nature de l'épreuve

Rappelons, pour mémoire, les quelques principes fondateurs de cette épreuve.

L'épreuve de synthèse est une épreuve de culture générale, ce qui suppose que les candidats mobilisent leurs connaissances et leur culture, (même s'ils ne disposent pas de documents) pour réfléchir à des problématiques liées aux programmes des classes EC.

L'épreuve est corrigée par des professeurs de Lettres particulièrement attentifs à la correction de la langue, à la clarté, à la justesse et à l'élégance de la formulation. Il importe donc de retenir qu'à côté de la bonne compréhension des textes et de la maîtrise proprement dite de l'exercice de synthèse, une part de la notation valorisera ou pénalisera l'expression (songeons particulièrement aux énoncés convenus, maladroits ou répétitifs).

L'épreuve est régie par quelques conventions précises en terme de physionomie et de composition du texte à produire ; rappelons les principes et les aménagements qui ont été consacrés par la tradition au fil des ans :

- le texte à produire commence par une question, la plus précise possible, mais aussi la plus apte à saisir l'unité du corpus ; tout autre forme d'introduction s'éloigne de l'attente des correcteurs ;
- la conclusion qui viendrait clore le travail après le point de convergence et les trois points de confrontation est largement facultative, voire déconseillée ; elle ampute d'autant la restitution des idées du corpus et se limite souvent à des banalités convenues, ce qui est normal dans un aussi petit nombre de mots ;
- les points de confrontation sont formulés sous forme de questions, ce qui correspond plus à un usage qu'à une stricte obligation ;
- le respect de la fourchette imposée (300 mots, plus ou moins 10%) est impératif. Le non respect de cette règle entraîne des pénalités croissantes par tranches de mots manquantes ou excédentaires ; dans le décompte des mots, les noms des auteurs comptent pour un seul mot ; de la sorte, un candidat qui écrirait, cette année, « Jean-Claude Michéa » pour respecter les usages de la politesse, ne serait pas sanctionné ;
- le respect de l'orthographe est impératif ; certes, les pénalités ne frappent pas la copie dès la première faute et une « licence » d'une, deux, voire trois fautes est laissée à l'appréciation des correcteurs ; au-delà, la sanction est forte et appliquée de manière systématique.